air, en quelques instants, même avec une pâte caustique, renforcée de bains quelconques? Qui ne sait encore mieux qu'elles ne se guérissent pas avec de la boue? « Il n'est aucun médecin, dit le Dr Marmisse, qui puisse attribuer à ce traitement une efficacité naturelle suffisante pour guérir en peu d'heures un aveugle-né[1]. » Si Jésus-Christ employa ce moyen pour opérer ce miracle, ce fut pour le rendre plus frappant[2].

[1] G. Marmisse, *Merveilles évangéliques éclairées par les sciences médicales*, in-12, Paris, 1855, p. 22-23. Voir aussi p. 32-33.

[2] « Ut appareret vis ac magnitudo miraculi, dit Maldonat (In h. l., Mayence, 1602, t. II, col. 751). Etenim si alia re minus visui contraria curavisset, videri potuisset non divina, sed naturali aliqua atque secreta medicamenti virtute curavisse. Cum autem luto curaverit, quo nihil magis contrarium oculis est, credi non poterat naturali luti virtute, sed divina Christi potentia curationem fuisse factam. Solet Deus hac de causa ad facienda miracula rebus uti maxime contrariis. »

CHAPITRE VIII.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE EXPLIQUÉE PAR LE Dr PAULUS.

L'habileté médicale que Paulus départ si libéralement à Jésus ne peut donc expliquer la guérison de l'aveugle-né. Le hasard expliquera-t-il mieux cette classe de *miracles historiques* que l'art humain est complètement incapable de produire et que le naturalisme, en désespoir de cause, attribue à une bonne fortune? Qu'on en juge par l'exemple suivant, tiré de la résurrection de Lazare. C'est le type de la seconde manière d'expliquer naturellement le miracle.

La résurrection d'un mort dépasse les forces naturelles. Le plus habile médecin, s'il peut rendre la santé, est impuissant à rappeler à la vie. Nous lisons cependant dans les Évangiles que Jésus a ressuscité la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm et Lazare, et qu'il s'est ressuscité lui-même. Comment a-t-il pu opérer tous ces prodiges? Grâce à une singulière chance : tous ces morts étaient vivants[1]. Voilà, en un mot, l'explication de ces quatre résurrections. Voici, en détail, l'explication du retour de Lazare à la vie.

« A Béthanie, sur le mont des Oliviers, à environ quinze stades ou deux milles romains de la capitale civile et religieuse de la Judée, vivait une famille composée de trois membres, un frère et deux sœurs, Marthe la veuve, qui

[1] Voir Paulus, *Leben Jesu*, t. I, partie I, p. 244 et 281, et t. II, partie I, p. 55 et 242.

avait eu probablement pour mari le pharisien Simon[1], Marie, la tendre amante de l'aimable Messie, Jésus[2], et leur frère Lazare, l'ami intime de Jésus...

» Peu de temps après que Jésus se fut retiré au delà du Jourdain pour échapper à la lapidation dont il avait été menacé à Jérusalem, Lazare tomba malade. Si le danger imminent auquel Jésus se serait exposé n'y avait mis obstacle, les deux sœurs l'auraient sans doute appelé et l'auraient prié de venir en personne leur porter secours. Dans ces conjonctures, elles se contentent de lui envoyer le message suivant : « Celui que tu aimes tendrement est malade. » Il va de soi que Jésus s'informa minutieusement de toutes les circonstances de la maladie. Il en tira ce pronostic : « Cette maladie n'est pas mortelle; à cause d'elle, on louera » Dieu, et le Messie, le fils de Dieu, sera loué pareille- » ment. » Ainsi Jésus tient pour assuré que la maladie de son cher Lazare n'est nullement dangereuse. D'ailleurs la nature de cette maladie nous est inconnue et nous manquons de la sorte de la première donnée nécessaire pour juger le surnaturel. On remerciera Dieu plus tard, et on le louera lui aussi, le Messie, parce qu'il a prévu d'une manière précise ce qui devait arriver et calmé par là les inquiétudes de ses amis.

» L'évangéliste remarque expressément que Jésus aimait beaucoup Marthe, ainsi que sa sœur et Lazare, et que néanmoins, quand il eut appris la maladie, il resta tranquillement deux jours là où il se trouvait. Il faut donc que Jésus fût bien persuadé que le malade ne courait aucun danger sérieux, car on n'ira guère s'aviser de lui supposer l'intention d'avoir voulu d'abord laisser mourir son ami pour le regretter et le pleurer amèrement ensuite, comme il

[1] Matt., XVII, 25 (?); XXVI, 6.
[2] Luc, X, 42.

fit d'après les ℣℣. 35, 38, et le réveiller enfin de nouveau.

» La venue du messager de Béthanie avait demandé un jour, son retour en avait demandé un autre. Le troisième soir, c'est-à-dire deux jours après avoir reçu la nouvelle de l'état de Lazare, Jésus étant resté dans le même lieu, vint un messager, peut-être différent du premier, qui lui annonça sa mort. Combien Jésus dut être étonné de cette fin inattendue! Il prend aussitôt la résolution[1] de retourner en Judée. Son affection pour les sœurs affligées aurait pu déjà suffire à le décider à cette démarche. Il ne manifeste point d'abord ses raisons à ses disciples. Ceux-ci lui représentent alors avec cette familiarité qui nous montre combien leurs rapports avec Jésus étaient simples et naturels : « Rabbi, ces » Juifs voulaient naguère te lapider et tu veux néanmoins » revenir au milieu d'eux? » Jésus répondit que certainement la prudence est toujours nécessaire et qu'il faut en effet choisir le moment propice. Celui qui marche la nuit se heurte, parce qu'il n'a pas de lumière. Si l'on choisit le jour pour voyager, éclairé par la lumière du soleil, on évite tous les obstacles. Jésus cacha donc d'abord ses inquiétudes et se borna à dire qu'il voulait retourner en Judée avec précaution. Intérieurement, il était troublé par la mort subite de son ami. Il dit aux siens : « Notre cher La- » zare s'est endormi, je fais le voyage pour le réveiller. » Jésus savait déjà, par l'expérience de la fille de Jaïre, que sa maladie ne pouvait avoir causé une mort si prompte, mais avait produit seulement une insensibilité léthargique, et que, comme il l'avait espéré et prédit dans le cas précédent, il lui serait possible de le réveiller de son engourdissement, qui, du reste, aurait été capable d'amener la mort.

» Si nous avions des renseignements plus précis sur la nature de la maladie qui avait occasionné le sommeil de

[1] Joa., XI, 7.

Lazare, vraisemblablement nous verrions mieux pourquoi Jésus parlait d'un *état de sommeil* et présupposait ainsi, comme s'expriment les médecins, un état soporeux, de sorte qu'il ne voulait pas différer d'aller l'éveiller de ce sommeil.

» Les disciples qui entendent ces paroles s'étonnent qu'il parle de le réveiller de son sommeil. Ils regardaient le sommeil comme un bon signe, ainsi qu'il arrive dans beaucoup de maladies, et ils lui répondirent : « Maître, s'il dort, il » guérira. » Jésus leur annonçant alors clairement ce que le dernier message lui avait appris : « Lazare est mort. Et à » cause de vous, ajouta-t-il après un moment de silence, je » me réjouis de n'avoir point été là, afin que vous puissiez » maintenant montrer votre foi. Mais hâtons-nous d'aller à » lui... »

» Quand Jésus arriva près de Béthanie, Lazare était déjà depuis quatre jours dans le tombeau. C'est donc le jour même où le premier messager s'était mis en route que le malade était tombé dans l'état qui, selon la funeste coutume rabbinique, l'avait fait enterrer trois heures après... Jésus dut être d'autant plus surpris de cette mort, arrivée le jour même où il avait reçu la première nouvelle de la maladie, que, non content d'avoir déclaré le mal sans gravité, il était resté tranquillement loin de son ami, ce qu'il n'aurait certainement pas fait s'il avait redouté le moindre danger. Il aurait mis au contraire plus de hâte à se rendre à Béthanie qu'il ne le fait maintenant après avoir appris sa mort...

» Marthe vint précipitamment au-devant de lui... « Ah! » maître, s'écria-t-elle, dès qu'elle aperçut Jésus, si tu » avais été ici, mon frère ne serait pas mort! Mais je sais, » continua-t-elle, que Dieu t'accordera tout ce que tu lui » demanderas. » C'était une croyance universelle que Dieu ne refusait rien au Messie. Indubitablement Marthe voulait, par ces paroles, exciter et presser Jésus de demander

à Dieu la résurrection de son ami. Mais Jésus est loin de condescendre à cette *demande d'un miracle*. Il répond doucement : « Ton frère ressuscitera. » Marthe entend ces mots de la résurrection finale.

Marie arrive à son tour. « Elle se jette aux pieds de Jésus et lui adresse ces paroles que, dans son affliction, elle avait certainement répétées bien des fois au fond de son cœur : « Maître, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. » Quand Jésus vit pleurer celle qui l'aimait tendrement, ainsi que tous les Juifs qui l'accompagnaient, ses entrailles furent profondément émues. Il frissonna, dit le texte, de sorte qu'il chercha à dissimuler sa douleur. « Où l'avez-vous » donc mis? » dit-il. Ils lui répondirent : « Viens et vois » toi-même. » Jésus *pleura*.

» Les Juifs furent touchés de ses larmes. « Voyez comme » il aimait cordialement son ami. » Et quelques-uns d'entre eux dirent : « Lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne » pouvait-il pas l'empêcher de mourir? » Ne pouvait-il pas prévenir sa mort par des remèdes?

» On sait combien des réflexions de cette nature sont propres à agiter une âme profondément affligée. La physionomie de Jésus trahit la violence qu'il se faisait[1] pour dominer la vivacité de sa douleur. Sans aucun doute, il eût vivement désiré en ce moment que Lazare ne fût point mort, si cela n'eût point été contraire aux ordres de la Providence. Il est même évident par ce qui suit[2] qu'il s'adressa à Dieu avec ferveur. Si telle était la volonté de son père et qu'il pût revoir encore une fois son ami vivant? Mais comme toujours et comme au moment où sa mort sera imminente[3], sa prière ne sera pas absolue, mais conditionnelle et subor-

[1] Joa., XI, 38.
[2] ℣℣. 41, 42.
[3] Matt., XXVI, 39-44.

donnée à l'omniscience divine qui doit régler ce qui est le meilleur en toutes choses. On se rend compte par là comment il assure plus tard qu'il a prié Dieu et espéré d'être exaucé selon qu'il serait le plus utile, et comment nonobstant cette prière, en allant à la grotte, il est profondément troublé, verse des larmes et laisse percer à l'extérieur les efforts par lesquels il cherche à comprimer sa douleur intérieure. Tout cela serait inexplicable, si Jésus avait eu préalablement la certitude que Dieu réveillerait aussitôt son ami. Qu'il puisse l'éveiller lui-même, il ne le prétend en aucune façon. Tout ce qui est extraordinaire est invariablement attribué par les Évangiles et les contemporains à la divinité. Il rend plus tard grâces à Dieu, son père, de ce qui est arrivé. S'il avait été absolument sûr à l'avance de l'accomplissement de son désir, comment aurait-il été ému jusqu'aux larmes? Ne se serait-il pas rendu au contraire, inondé de joie, au tombeau de son ami qu'il eût été certain de revoir à l'instant plein de vie?

» Par bonheur, c'était au fond d'une grotte que Lazare, tombé en léthargie, avait été déposé quatre jours auparavant. Une pierre était placée devant l'ouverture de la caverne. Jésus désire voir son ami et demande qu'on enlève la pierre. Marthe, inquiète, prie de ne pas le faire. « Il » sent mauvais, Maître, » dit-elle. Ce n'est pas qu'elle fût entrée dans la grotte et sût ce qu'elle affirmait par sa propre expérience; elle donne elle-même expressément son affirmation comme une conclusion, en ajoutant le motif sur lequel elle s'appuyait, « *car* il y a quatre jours qu'il est » enterré. »

» Jésus n'en persiste pas moins à regarder la mort du léthargique comme douteuse. « Ne t'ai-je pas dit, répond- » il, que si tu as la foi, tu verras la gloire de Dieu? » Jésus nourrit donc dans son âme le vif espoir que Dieu a peut-être conservé le léthargique encore vivant, et qu'il pourra,

par conséquent, comme la fille de Jaïre, être rendu à la vie, si cela est conforme à sa volonté.

» Pendant ce temps, on enlève la lourde pierre. Jésus se tenait devant l'ouverture, et avant d'avoir proféré un mot ou fait un signe, il éleva les yeux au ciel et commença à haute voix à bénir Dieu, son père, parce qu'il l'avait exaucé, parce qu'il avait satisfait le désir de son cœur...

» Jésus rend donc grâces, dès qu'il a jeté un regard dans la grotte et avant d'avoir dit un seul mot. Ne suit-il pas de là que, dès qu'il eut regardé dans la grotte, il reconnut que son ami était vivant, et remarqua en lui le mouvement de la vie? Voilà la raison pour laquelle il crie aussitôt à voix haute, et nullement comme si, pour réveiller un mort, il était nécessaire de pousser un grand cri. Lazare ne sort pas alors de son sommeil, il en était déjà sorti. Jésus l'appelle d'une voix joyeuse comme un homme qui est en état de venir : « Lazare, viens dehors. » En ce moment, l'ami sauvé, quoique ses pieds et ses mains soient encore liés, se remue pour aller au-devant de son ami *messianique*. Sa tête était encore enveloppée du suaire. Pour qu'il puisse marcher, dit Jésus, déliez ses bandelettes.

» Ce retour à la vie de l'ami de Jésus, inattendu et inexplicable d'après les connaissances de cette époque, [fut], pour ce motif, regardé et accepté par Jésus et par tous ses adhérents, comme une preuve de la bienveillance de Dieu envers lui, qui était son envoyé[1]. »

Telle est l'explication de la résurrection de Lazare par le professeur d'Iéna.

Le docteur Strauss qui, dans sa première *Vie de Jésus*, a réfuté et bafoué une à une toutes les explications naturalistes de Paulus, a longuement discuté le passage que nous venons de traduire, et le passage correspondant du *Com-*

[1] Paulus, *Leben Jesu*, t. II, partie I, § 151, p. 55-61.

mentaire. Voici quelques traits de cette réfutation décisive : « D'après la supposition faite par l'explication naturelle, [Jésus, dans la Pérée,] put juger que sa présence à Béthanie n'était pas d'une nécessité urgente. Mais comment se fait-il que ces deux jours étant écoulés, non seulement il se résolve à y aller (ỳ. 8), mais encore qu'il conçoive une tout autre idée de l'état de Lazare, et que même il ait la nouvelle positive de sa mort qu'il annonce aux Apôtres, d'abord d'une manière figurée (ỳ. 11), puis ouvertement (ỳ. 14)? Ici l'explication naturelle éprouve (*sic*) une notable solution de continuité qu'elle ne rend que plus frappante en imaginant un second messager qui apporte au bout de deux jours à Jésus, la nouvelle de la mort de Lazare, survenue pendant l'intervalle[1]. Le rédacteur de l'Évangile n'a pas du moins eu connaissance d'un second message, autrement, il en aurait fait mention; car le silence qu'il garde sur ce message, donne à tout le récit une autre apparence, à savoir que Jésus a eu, d'une manière miraculeuse, connaissance de la mort de Lazare.

» Jésus, lorsqu'il fut décidé à se rendre à Béthanie, dit aux Apôtres qu'il voulait réveiller Lazare endormi... L'explication naturelle se rend compte de cette circonstance en supposant que Jésus conclut des renseignements fournis par le messager qui lui annonça la mort de Lazare, que ce dernier n'était que dans un état léthargique. Mais ici, pas plus que plus haut, nous ne pouvons attribuer à Jésus une témérité assez peu sage pour qu'il ait donné, avant d'avoir vu le prétendu mort, l'assurance positive qu'il vivait encore.

» Au point de vue de l'explication naturelle, les paroles

[1] Dans la traduction du texte qui accompagne sa *Vie de Jésus*, Paulus paraît supposer, outre le message mentionné dans l'Évangile, *trois autres* messages.

que Jésus prononce en cette occasion, font une nouvelle difficulté. Il dit, en effet, à ses Apôtres (ỳ. 15), qu'il se réjouit à cause d'eux de ne s'être pas trouvé à Béthanie avant et pendant la mort de Lazare, *afin qu'ils croient*[1]. L'explication que Paulus donne de ces paroles, c'est que Jésus aurait craint que la mort de Lazare, survenue en sa présence, n'eût ébranlé leur foi en lui. Elle a d'abord contre elle la remarque de Gabler : le verbe *pisteuô*[2] ne peut pas avoir, sans autre explication, la signification négative de *ne pas perdre la foi*... En second lieu, on ne montrera nulle part que les Apôtres se soient fait une idée de Jésus, comme Messie, telle que la mort d'un homme ou même d'un ami eût été incompatible avec sa présence...

» ... L'explication naturelle invoque avec une confiance particulière [les larmes versées par Jésus, quand Marie vint à sa rencontre]. Elle demande si Jésus, dans le cas où il aurait été sûr de la résurrection de son ami, ne se serait pas approché avec la joie la plus vive de ce tombeau, duquel il avait la conscience de pouvoir à l'instant même le retirer vivant. En conséquence, elle entend les mots il *frémissait*[3], *frémissant*[4], d'un effort violent pour comprimer la douleur que lui avait causée la mort de son ami, douleur qui se fit jour par des *larmes*[5]. Mais l'étymologie d'après laquelle ce mot signifie *fremere in aliquem* ou *in se*, et l'analogie de l'usage dans le Nouveau Testament, où il n'a jamais que la signification de *faire des reproches à quelqu'un*[6], montrent que *embrimâsthai*[7], *frémir*, exprime un

[1] Ἵνα πιστεύσητε.

[2] Πιστεύω.

[3] Ἐνεβριμήσατο, ỳ. 33.

[4] Ἐμβριμώμενος, ỳ. 38.

[5] Ἐδάκρυσεν.

[6] Matt., 9, 30; Marc, I, 43; XIV, 5.

[7] Ἐμβριμᾶσθαι.

mouvement de colère, non de douleur, et, dans ce cas particulier où il est joint, non au datif d'une autre personne, mais au mot *tô pneumati*, *à l'esprit*, et *en eautô*, *en lui-même*[1], il devrait être entendu d'un mécontentement muet et retenu... D'ailleurs, dans l'autre explication du verbe *embrimâsthai*[2], l'émotion momentanée qu'il éprouve, par sympathie avec ceux qui pleuraient, peut très bien se concilier avec la prévision qu'il avait de la résurrection de Lazare...

» De quelles fictions n'a-t-on pas besoin pour expliquer ultérieurement, soit comment Jésus s'aperçut que Lazare était revenu à la vie, soit comment ce dernier avait pu y revenir? Entre l'enlèvement de la pierre et la prière de remerciement adressée par Jésus, dit Paulus, est l'intervalle décisif où s'opère le résultat surprenant; il faut qu'alors Jésus, encore éloigné de quelques pas, se soit aperçu que Lazare vivait. A quel signe? demanderons-nous. D'où lui venait un coup d'œil si prompt et si sûr? et pourquoi à lui et à nul autre? On conjecture qu'il reconnut par des mouvements le retour à la vie; mais avec quelle facilité ne pouvait-il pas se tromper, puisque le mort gisait dans une grotte obscure? Quelle précipitation que de déclarer, sans un examen plus attentif, avec tant de rapidité et de précision, la conviction où il était de la vie de Lazare! Ou, si les mouvements du prétendu mort étaient forts et non méconnaissables, comment pouvaient-ils échapper aux assistants? Enfin, comment Jésus pouvait-il signaler, dans sa prière, l'événement qui allait s'accomplir, comme une manifestation de sa mission divine, s'il avait la conscience d'avoir, non opéré, mais seulement aperçu la résurrection de Lazare? Pour prouver la possibilité naturelle du retour de la vie

[1] Τῷ πνεύματι et ἐν ἑαυτῷ.
[2] Ἐμβριμᾶσθαι.

chez Lazare déjà enterré, les rationalistes invoquent le peu de connaissance que nous avons des circonstances de sa mort *supposée*, la promptitude de l'enterrement chez les Juifs, puis la fraîcheur de la grotte, la forte odeur des aromates, et enfin le courant d'air chaud qui, au moment où la pierre fut enlevée, entra et vint le ranimer. Mais tous ces détails ne s'élèvent pas au-dessus du plus bas degré de la possibilité, lequel est égal à la plus haute invraisemblance, ce qui rend impossible de concevoir la certitude avec laquelle Jésus annonça d'avance le résultat. Ces annonces précises de ce qui va se faire [forment] le principal obstacle à une explication naturelle de ce paragraphe[1]. »

On pourrait ajouter beaucoup d'autres considérations à ce que dit Strauss pour réfuter Paulus, mais cette citation est suffisante pour faire toucher du doigt la fausseté du système du professeur d'Iéna.

[1] Strauss, *Vie de Jésus*, trad. Littré, 1856, t. II, p. 154-163.